

I. LES APPORTS ET LES RAPPORTS HUMAINS

C'est, pour beaucoup, aux qualités de ses animateurs que la colonisation dut un essor qui entraîna, dans un climat d'amitié, les populations musulmanes du bled vers une évolution économique et sociale dont, il faut le déplorer, elles retrouveront difficilement la voie...

ÉVOQUANT l'effort des services publics pour améliorer les facultés de production et le niveau de vie des Musulmans d'Afrique du Nord, l'éminent géographe Jean Despois écrit en 1949 : « ...*En fait, c'est la colonisation qui a le plus contribué aux progrès techniques ; c'est elle qui, par l'exemple, a amené, au moins en certaines régions, l'amélioration des procédés de culture des Indigènes ; c'est elle, enfin, qui a permis de vivre à une population de plus en plus abondante, par les nombreux salaires réguliers qu'elle a distribués aux ouvriers agricoles et par le travail saisonnier qu'elle a fourni aux petits fellahs trop à l'étroit sur leurs terres.* »

Il serait injuste de ne pas ajouter que les pouvoirs publics, en dépit des indécisions et des flottements politiques des régimes et des gouvernements, ont, de façon directe ou indirecte, très largement contribué à cette action. Notamment *par un enseignement agricole intimement associé à la recherche agronomique et à l'agriculture militante, l'organisation de la lutte contre les ennemis des cultures et de l'élevage, et, — au cours des vingt dernières années, — par l'intervention du service du Paysanat et de ses Secteurs d'Amélioration Rurale au profit des fellahs et des éleveurs nomades.*

Quoi qu'il en soit, la colonisation rurale eut d'autant plus de mérites à couvrir l'Afrique du Nord d'un réseau de créations exemplaires qu'à l'origine, en Algérie surtout, elle était à bien des égards fort mal partie.

Tout a été dit des périls qu'eurent à affronter, à travers un pays presque partout pauvre et partout délabré, les deux premières générations de colons dans le « massif d'Alger »,

puis dans les plaines marécageuses, et sous les attaques des tribus, avant de s'avancer sur les hautes terres d'allure steppique. Rigueurs d'un climat fantasque, insalubrité, régime foncier déconcertant, pullulation des ennemis des plantes et des animaux domestiques, nature et état des sols et de la végétation, pénurie de matériaux, manque de capitaux, loyer usuraire de l'argent, opposèrent longtemps des obstacles, en apparence insurmontables, à une conquête pacifique et pourtant meurtrière.

De surcroît, cette colonisation des temps héroïques portait en elle de quoi faire redouter un échec irréparable. Les témoins les plus lucides de ces débuts, comme Pélissier de Reynaud et Baudicour, nous en instruisent. Les premiers contingents de « colons officiels », — ces « *Colons de Bab-el-Oued* », pour la plupart des Allemands qui, partant pour le Brésil, furent déroutés vers Alger ; ces « *Volontaires parisiens* », héros trop encombrants de la Révolution de Juillet, que le gouvernement de Louis-Philippe s'était empressé d'éloigner de la capitale ; ces Vétérans de l'Armée que rien ne désignait au défrichement, — furent décimés par les « flèvres pernicieuses », minés par leur propre intempérance sous le climat africain, ou découragés par les exigences d'une entreprise à laquelle ils n'étaient point préparés. Sans parler des dévoyés comme il s'en trouve toujours dans de telles aventures ; des militaires libérés dont on fit des « colons forcés » ; des imprudents « capitalistes » acquéreurs de fermes imaginaires ; des « chercheurs d'or » devant qui se dissolvaient de merveilleux mirages qui furent autant de leurres. (Pouyanne, dans son traité de « *La propriété foncière en Algérie* », rapporte que sur de faux titres, ou même sans aucun document, les colons acquièrent sans les voir tant de terres dans la Mitidja, — payées en rentes perpétuelles, — que la superficie de leurs acquisitions représentait six ou huit fois l'étendue de cette plaine !)

Certains de ces mirages hantèrent d'ailleurs, pendant des années, les têtes les mieux faites. Celles, par exemple, des premiers moniteurs de la colonisation. On était persuadé, au lendemain de la reddition du Dey Hussein, que « *nos possessions d'Afrique fourniraient bientôt à l'Europe toutes les*

épices qui venaient de l'Orient ». En même temps que le gouvernement « *Moniteur Algérien* » engageait les cultivateurs à planter des mûriers blancs afin de se consacrer à l'élevage du ver à soie, Montagne, agriculteur et pamphlétaire très écouté, proclamait avec force : « *L'avenir de la colonie est dans la canne à sucre !* » Et la plupart de ses contradicteurs allaient affirmant : « *Vous verrez bientôt fleurir ici le café, l'indigo, les plantes à parfum, et produire la cochenille.* »

La création, en 1832, du Jardin d'Essai du Hamma, aux portes d'Alger, et les résultats des premières expériences qui y furent entreprises, affermirent la conviction que les cultures tropicales feraient la fortune des colons. Et cette conviction se trouva ancrée pour des années... En 1848, le savant fondateur du Jardin d'Essai, Auguste Hardy lui-même, à qui l'on devait pourtant l'introduction de la mandarine dans ce pays, écrivait dans les doctes « *Annales de la Colonisation Algérienne* » : « *Ce que j'ai observé me donne la certitude de pouvoir cultiver la vanille en espalier, en plein air.* »

A la même époque, une des personnalités les plus en vue de la Société des Agriculteurs d'Alger, le docteur Lieutard, « se lançait sur une nouvelle piste » : *la plantation de l'arbre à thé* à l'Oued Khermes près de Blida...

Il est vrai que toutes les plantes tropicales prospéraient avec exubérance au Hamma, nourrissant ainsi un rêve prolongé. Il fallut trente années de déceptions accumulées un peu partout ailleurs, pour que fût perçue la vérité : adossé au Sahel, ce luxuriant Jardin d'Essai aux températures de serre, à l'atmosphère baignée d'humidité marine, au sol gorgé d'eau à peine souterraine, constituait un site d'exception, un « micro-climat » à peu près unique en Afrique du Nord.

Cependant, dès 1831, quelques fortes individualités avaient surgi dans le sillage du maréchal Clauzel, fondateur de la « *Ferme modèle* » à Birkadem : des pionniers (le mot a été galvaudé), des entraîneurs, des guides pleins de justes sentiments et qui nous apparaissent comme des précurseurs inspirés. Tels furent Max de Tonnac, aristocrate provincial qui fit de son Haouch-Khadra (l'une des premières fermes européennes de la Mitidja), un foyer de coopération et d'amitié franco-musulmanes ; son compatriote de l'Aveyron, le

baron Vialar, qui ouvrit à Boufarik, avec sa sœur religieuse et le docteur Pouzin, la première infirmerie-dispensaire pour les populations musulmanes du bled ; des médecins comme Baudens et Chevreau, chirurgiens de l'Armée ; des hauts fonctionnaires comme les Fougeroux (l'Inspecteur des Finances et son frère), des magistrats, comme Colombon et Roches. Tous se convertirent en exploitants agricoles. Tels furent encore ce Coulet qui planta dans le Sahel, aux Beni-Messous, près de Cheragas, le premier vignoble de plus de quatre hectares, tandis que Couput tentait de cultiver le coton à El-Biar, — et, peu après, la *phalange hétéroclite* du « Bazar » de Boufarik, qui s'installa de son propre mouvement à l'ombre des remparts en construction du Camp d'Erlon. Tout cela avant 1835, alors que nul ne savait le sort que Paris entendait réserver à la « conquête insolite » de Charles X déchu.

Dans le même temps, commençaient d'affluer les « hordes d'étrangers » : Toscans, Napolitains, Maltais, et ces acharnés paysans espagnols d'Alicante, de Valence, de Catalogne, et ceux des Baléares, de Mahon surtout, qui, à force de travail, de sobriété, d'économie, d'accord inné avec la terre, de faculté d'adaptation, deviendraient les pilotes de la culture maraîchère. Précieux et continus apports de toute la Méditerranée du Ponant qui contribueraient avec les gens de toutes nos vieilles provinces, — à « fondre au creuset des races » un peuple nouveau dont on a trop souvent médité. Un peuple parfois rugueux, passionné jusqu'à la violence, ayant un furieux appétit de la vie et l'ostentation de ses réussites, c'est vrai. Mais un peuple courageux à la tâche, ingénieux, ayant le goût du risque, prompt à l'enthousiasme, orgueilleux de ses traits d'originalité et qu'anima pourtant un patriotisme français à toute épreuve : le « *patriotisme des provinces de marche* », prodigue d'héroïsme et de sacrifices.

Il va sans dire que la colonisation agricole d'Afrique du Nord n'eut point connu pareille expansion, sans la protection et, plus précieuse peut-être, la collaboration de l'Armée. Nous pensons, non seulement aux grands capitaines comme Clauzel et Bugeaud, ces « colonistes », ces « soldats laboureurs », mais plus encore *aux auxiliaires irremplaçables de la colonisation que furent* (en dépit des heurts qui, trop sou-

vent, les opposèrent aux « civils », *les militaires arabisants et psychologues, précurseurs des « patrons » des Affaires musulmanes : Péliissier de Reynaud, Vergé, Daumas, et la lignée de leurs émules jusqu'à Lyautey, Berriau et, plus près de nous, Noguès et Parlange.*

La colonisation agricole eût en effet connu des limites excessivement étroites sans l'adhésion des populations musulmanes, qu'elles appartenissent à la race paysanne berbère de l'« Occident africain », si proche de la nôtre quand elle n'est pas « dé-moralisée » par un arrachement soudain à ses traditions, ou à la race pastorale arabe ou arabo-berbère des confins du Tell et du Sahara. Des circonstances indépendantes de la volonté des directeurs de conscience de cette colonisation auront enrayé la contagion, — très lente, il est vrai, — du progrès technique et social et finalement empêché la complète symbiose qu'on était en droit d'espérer comme récompense à une somme inestimable d'efforts intelligents et, dans bien des cas, généreux et émouvants.

Il n'est pas question d'examiner ici, à travers huit régimes politiques depuis 1830, les doctrines qui inspirèrent les gouvernements dans leur attitude à l'égard de la colonisation : occupation restreinte et villages « officiels » concurremment à la colonisation privée européenne et même à des tentatives de « colonisation arabe » ; colonisation militaire de Bugeaud dont l'échec ouvrit la voie, jusqu'en 1848, à la petite colonisation paysanne mise en place par le baron Guyot ; colonisation officielle encore, avec les ouvriers parisiens des Ateliers nationaux, les déportés politiques de la Deuxième République et du Second Empire, les émigrés volontaires d'Alsace et de Lorraine. Entre-temps, la faveur allait bien des fois osciller de la petite colonisation de peuplement à la colonisation saint-simonienne et au capitalisme d'exploitation ; des concessions gratuites aux ventes de terres, de l'admission des étrangers à l'exclusif recrutement de colons français ; des lots offerts aux fils d'agriculteurs déjà établis en Algérie, aux terres réservées à des anciens combattants et à de nouveaux immigrants ; des superficies infimes aux agrandissements et aux recasements, etc... etc... Tout cela parmi des crises économiques exténuantes, des hémorragies causées par les

guerres et, — phénomène trop souvent ignoré, — un recul constant de la propriété européenne devant l'âpreté kabyle, d'ailleurs très émouvante, à ressaisir, à prix d'or, tout lopin à sa portée.

A seulement parcourir l'histoire enchevêtrée de ces doctrines contradictoires, on acquiert la certitude que c'est d'abord à la qualité de ses apports humains constamment renouvelés que la colonisation agricole, — officielle ou privée, — doit d'avoir pris son essor et entraîné les populations rurales musulmanes vers une évolution économique et sociale dont, — il faut le déplorer, — elles retrouveront difficilement la voie.

L'une des qualités essentielles des apports humains de la colonisation fut (chez la majorité des colons du moins) un naturel penchant à l'amitié et à l'estime de leurs commensaux musulmans. On assistait, dans le bled, à une véritable symbiose. Il n'était guère de domaines européens où la maîtresse de maison ou sa fille aînée fût en quelque sorte l'infirmière des ouvriers agricoles. Les fêtes traditionnelles et familiales, — arabes ou françaises, — étaient célébrées en commun, les enfants des colons s'asseyaient sur les mêmes bancs d'école que les enfants des gens de la ferme... On citerait des centaines de domaines où, comme à l'Haouch-Chaouch, à Boufarik, le personnel permanent, originaire de Kabylie ou de l'Atlas blidéen, appartenait à des familles attachées à leurs patrons depuis trois générations...

Aussi bien, partout où nos apports humains furent suffisamment denses, ils contribuèrent à aplanir les problèmes politiques au sein d'une société paysanne infiniment plus soucieuse d'intérêts matériels que de débats idéologiques. Il nous paraît à cet égard très instructif que, en novembre 1954, la rébellion algérienne ait éclaté dans des régions montagneuses non « colonisées » comme les Aurès ou très faiblement « colonisées » comme la Kabylie ou le Dahra de Cassaigne.

Paraphrasant Lyautey, on peut dire qu'au Maghreb, du fait même de l'amitié sur laquelle étaient fondés les rapports entre Européens et Musulmans, une ferme française valait un bataillon...